

64. Pierre-Henri Dethier (1736-1817), « seigneur de Leipzig » et bâtisseur à Hodimont



Quand Pierre-Henri Dethier naît à Hodimont le 20 août 1736, treizième et avant-dernier d'une nombreuse fratrie, cela fait moins de dix ans que son père, suite à son second mariage avec Jeanne Nivelles en 1727, a quitté Verviers pour s'établir le long de la Vesdre. Cette minuscule bourgade se situe dans le prolongement immédiat de Verviers mais, alors que cette dernière se trouve dans la pointe septentrionale du marquisat de Franchimont et donc dans la principauté de Liège, la terre de

Hodimont fait partie, elle, de la seigneurie de Rechain et est incorporée au duché de Limbourg et donc, aux Pays-Bas d'abord espagnols puis autrichien. Cela n'a rien d'anodin, car les régimes de taxation, les règles de production ou le cours des monnaies peuvent varier d'un pays à l'autre. Et c'est pour échapper aux taxes liégeoises que bien des fabricants de draps verviétois feront le choix de s'établir à Hodimont, et que d'autres, tout en restant à Verviers, dédoubleront leurs entreprises en installant une partie de celles-ci en territoire hodimontois afin de pouvoir faire produire leurs draps tantôt dans un état, tantôt dans l'autre au gré de l'évolution des réglementations douanières. Délocalisations à quelques centaines de mètres à peine, mais délocalisations déjà...

Fils d'un courtier en draps, le père de Pierre-Henri avait fait deux mariages très profitables. D'abord en épousant en 1717 une nièce du drapier verviétois Mathieu Cherin, spécialisé dans la fabrication de draps destinés au marché turc dont la marque (deux poissons) était largement connue en Orient. Ensuite, une fois veuf de son épouse Anne-Marie décédée en 1726 à l'âge de 29 ans après lui avoir donné par moins de huit enfants, en épousant l'année suivante un des plus beaux partis de Hodimont, Jeanne Nivelles, qui lui donnera, encore, sept autres enfants (dont un seul fils, Pierre-Henri) tout en vivant, elle, jusqu'à l'âge de 78 ans lorsqu'elle s'éteindra en 1788. Quand Pierre-Jean-Baptiste Dethier épouse Jeanne Nivelles, cela fait dix ans qu'après avoir succédé à son père comme marchand en 1710, il a été un des premiers à Verviers à mettre sur pied une fabrique de draps de grande envergure, en octobre 1717. Après son remariage il dédouble celle-ci en 1729 en allant lui-même s'établir à Hodimont tout en conservant sa manufacture verviétoise. Comme l'écrira 250 ans plus tard l'historien de la famille de Thier, « Pierre-Jean-Baptiste fut l'un des premiers à comprendre l'intérêt qu'il pouvait y avoir à disposer d'un établissement de chaque côté de la frontière. Il décida que son fils aîné, Servais-Joseph, continuerait ses activités à Verviers, tandis que Pierre-Henri, fils cadet du second lit, les poursuivrait à Hodimont. De cette manière, si le commerce de Verviers avec telle ou telle région bénéficie d'un tarif douanier favorable, on verra bientôt se remplir à Verviers les magasins de laines et de draps ; si, au contraire, c'est Hodimont qui présente des avantages douaniers, c'est à son tour cette place qui sera bien fournie. Quoi de plus facile, au surplus, que la contrebande entre les deux cités qui ne sont séparées que par un modeste ruisseau-frontière. »

Mais bien avant que ses fils ne lui succèdent à son décès en 1770, Dethier a fait particulièrement prospérer son établissement hodimontois. Il a installé celui-ci à proximité de celui de sa belle-mère, la veuve de Henri-Jean Nivelles, à l'entrée d'un chemin appelé « trou Croufer » qui deviendra la rue de la Chapelle. Dethier épaula sa belle-mère dans la conduite de ses affaires (qu'elle assurait seule depuis 1703) et au décès de celle-ci en 1734, il intègre l'ancienne maison Nivelles dans sa propre entreprise. Quand lui-même meurt trente-six ans plus tard, sa fortune s'élève à près de 170.000

florins qui seront partagés entre ses cinq enfants survivants dont Pierre-Henri. Dans ce total, la manufacture familiale à l'entrée de la rue de la Chapelle pèse pour près du tiers « avec presses, teinturerie, chaudières, bacs à laver, laverie, rames, prairies, maison annexe, foulerie sur les Foxhalles », etc. Onze autres maisons à Hodimont, une autre foulerie à Dolhain, des prairies, des meubles, quelques capitaux et surtout une quarantaine de créances sur des commerçants étrangers complètent l'héritage.

Comme sa mère, la veuve Nivelles, l'avait fait durant plus de trois décennies au début du siècle, la veuve Dethier continuera elle-même durant quelques temps l'entreprise de son défunt mari, sur laquelle elle avait déjà coutume de veiller quand celui-ci se rendait en personne sur les grandes foires européennes, dont Leipzig, pour y écouler sa production et y récolter des commandes. L'entreprise drapière est, alors, essentiellement familiale. Les tisserands travaillent pour la plupart à domicile et seuls les autres ouvriers sont occupés dans des ateliers contigus à la maison du fabricant, qui sert aussi de bureaux et d'entrepôt.

Pierre-Henri Dethier, nous y voilà, remplace sa mère à la tête de la firme familiale dès mars 1775, trois ans avant le décès de celle-ci. Il a alors 39 ans et a depuis longtemps été associé au développement des affaires de son père. Dès l'âge de 27 ans, il a effectué des voyages qui lui ont permis d'établir des contacts personnels avec les correspondants paternels ou de recouvrer certaines créances. Deux de ces voyages l'avaient mené, en 1763 et 1768, à travers le Wurtemberg, la Bavière et l'Autriche, jusqu'aux principautés de Moldavie et de Valachie dans la future Roumanie. Au cours du second de ces voyages, il avait retraversé ces régions puis était remonté vers le nord jusqu'à Dantzig, en traversant la Moravie (aujourd'hui Tchécoslovaquie) et la Posnanie (Pologne). Il avait regagné Verviers en passant par Berlin, par Halle, en Saxe, puis par la Hesse et la Rhénanie.

C'est peu après ce dernier voyage que Pierre-Henri avait épousé, en 1768, un peu à l'instar de son père jadis quand il convola avec Jeanne Nivelles à Hodimont, un des plus beaux partis de Verviers en la personne de Marie-Claire Biolley, une dame plus toute jeune puisqu'elle approchait déjà des 40 ans mais issue d'une des autres grandes familles de marchands-drapiers de la place. Les frères de cette dernière firent tant pour tenir leur nouveau beau-frère à l'écart des affaires de leur propre famille que Marie-Claire, par représailles, les déshérita au profit de son époux au cas où elle mourrait sans enfant – ce qui fut le cas en 1773 déjà. Sa fortune ainsi accrue dans ces malheureuses circonstances, Pierre-Henri eut le mauvais goût aux yeux de ses ex beaux-frères Biolley (qui tentèrent en vain de récupérer l'héritage en justice) de se remarier à peine six mois plus tard avec une jeune demoiselle de 22 ans cette fois, Catherine Godart - dont il ne profita guère non plus puisqu'à l'instar

de Marie-Claire Biolley elle mourut elle aussi peu d'années après son mariage, en 1778, non sans avoir donné à Pierre-Henri un héritier et successeur potentiel, Pierre-Guillaume, né en 1774.

Dans la seconde moitié du siècle, Pierre-Henri Dethier passe pour être le plus riche propriétaire de la région. Il fréquente l'aristocratie européenne aux eaux et aux jeux de Spa, où, bien que fervent catholique mais cela n'était pas encore incompatible à l'époque, il est reçu franc-maçon avant de fonder lui-même une Loge à Verviers en 1761. Bourgmestre de Petit-Rechain comme le fut son père, il obtient que Hodimont soit érigée en commune autonome en 1784 pour en devenir le premier bourgmestre. Il porte loin le renom de la localité puisqu'au cœur de l'Allemagne, il apparaît comme le « véritable seigneur de la foire aux draps de Leipzig », où, marchand sur les traces de son père, il va vendre sa production deux fois l'an. Voyons le revivre sous la plume alerte de l'historien français Gérard Gayot et d'abord « à Hodimont, grâce au fonds De Thier, les archives de la maison, et à l'aide des beaux travaux de Pierre Lebrun, surveiller avec lui, registre en mains, la progression de la fabrication et des encaissements, payer les ouvriers, si possible en mauvaise monnaie, bien emballer les draps, et surtout ne pas oublier, avant de partir, les livres où figuraient la liste des clients et les échantillons de draps achetés ou commandés lors de la dernière foire. Car, chaque soir de foire, Pierre Henri collait, dans une case de la ligne réservée à chaque chaland, un minuscule morceau d'étoffe afin de garder commodément son choix en mémoire, mais aussi pour lui prouver, en toute circonstance, que la maison Dethier était sérieuse, bien tenue, à son service. Tels les colporteurs, mais à plus grande échelle, les marchands en foire furent les promoteurs de cette innovation de marketing, l'échantillon-attrape-client-à-l'éventaire, que les Français habitués de longue date à l'échantillon-garantie-réglementaire, finirent par adopter après 1800, à regret ou soulagés. »

« Dethier est un professionnel, poursuit Gayot, et sa performance a encore de quoi rendre rêveur ou jaloux un commercial d'aujourd'hui, jeune ou chevronné. Toujours présent en foire, sauf quand la prudence lui impose de s'abstenir lors du premier partage de la Pologne, il sait anticiper la guerre de Sept Ans et les guerres russo-turques, il profite des guerres révolutionnaires pour faire tourner sa fabrique à plein régime et, à raison de 600 pièces de drap en moyenne vendues en foire, il rapporte bon an mal an 50.000 Taler de Leipzig en bon papier sur Amsterdam, sur Vienne ou sur Breslau. Pour lui, c'est de ce côté-là, du Sud-Est de l'Europe, que vint le danger, les autres Verviétois, moins téméraires, se ruant au cœur du nouveau marché français, à Paris. Au tournant du siècle, la reprise des hostilités entre Russes et Turcs retarda l'arrivée des commandes et des paiements, les magasins de Vienne et de Trieste débordèrent de draps sans client, et Pierre Henri Dethier, trop engagé sur les marchés du Levant, subit de grosses pertes d'argent et de crédit, au moment où il fallait l'un et l'autre pour s'équiper en assortiments Cockerill de cardage et de filature. Et puis, en 1800, à 67 ans, il

était las et seul. Sans compter sa période de stage commercial en Hongrie, en Moldavie et en Valachie effectué avant le décès de son père, il avait passé trente ans à voyager pour affaires, à tenir ses livres et à surveiller sa fabrique. »

Et pourtant cet homme « las et seul », qui ratera effectivement le tournant de la révolution industrielle, a encore suffisamment de ressort et d'optimisme, en cette aube du XIXe siècle, pour investir dans de grands projets immobiliers avec l'aide de son fils Pierre-Guillaume. Pendant les troubles révolutionnaires, celui-ci, âgé de 20 ans, a accompagné son père durant quatorze mois en exil en Saxe en 1794. À leur retour, ils ont remis la fabrique en activités et en 1802, père et fils désormais associés croient encore en l'avenir puisqu'ils décident de faire appel à un architecte liégeois, Beyne, pour édifier un nouvel hôtel de maître familial sur le lieu historique des fabriques Nivelles et Dethier – au moment où les Biolley font de même en Sommeleville. Le nouvel édifice, de style néo-classique, compte trois niveaux et pas moins de neuf travées. Richement décoré de marbre, l'intérieur est de grande qualité.



Deux ans plus tard, les Dethier demandent au même architecte de nouveaux bâtiments pour leur fabrique de draps, toujours adjacente à la maison patronale. La nouvelle usine sera édifiée elle aussi sur trois niveaux et comprendra deux ailes disposées en L, une de neuf travées comme la maison patronale, l'autre longue de dix-sept. Dans leur prolongement, Dethier fait installer un jardin à l'anglaise très raffiné, avec cascades, chemins, rochers artificiels et petite édifice de style antique. Comme le décrit Catherine Bauwens, « le bâtiment industriel est d'un style néo-classique qui ne s'est pas encore affranchi de l'influence de l'architecture privée. Les portes fenêtres cintrées rappellent toujours largement le style de construction du XVIIIe siècle, comme l'hôtel de ville de Verviers. L'usine doit être fonctionnelle, bien entendu, mais ici ce n'est pas encore ce qui prime le plus dans la conception architecturale ; il faut aussi des éléments plus raffinés qui fassent de l'établissement quelque chose de beau. Cette option découle de l'époque où a été construite la fabrique. Dans ce cas précis, on peut y voir aussi le rôle de Pierre-Henri Dethier qui manifeste le désir de conserver une certaine tradition architecturale et d'embellir son industrie. Cette volonté d'aménager aux abords de

l'établissement un jardin, presque idyllique, marque une volonté esthétique peu commune pour une usine. On peut y avoir un désir de prolonger la tradition des manufactures royales ou impériales du XVIIIe siècle. »



Mais les fonds absorbés dans ces investissements immobiliers feront défaut, par contre, et les crédits également, pour l'acquisition des machines modernes dont les principaux concurrents commençaient à s'équiper : les Dethier rateront le train de la mécanisation. « En 1808 », résume l'historien de la famille, « alors que les Biolley et les Simonis disposent chacun de seize assortiments de machines à filer, de quatre-vingts tables à tondre et de trois tables à laine, Pierre-Henri n'aura en tout et pour tout que deux assortiment de machines à filer. Dès 1810, il tombe au rang de façonnier (de sous-traitant autrement dit). Au début de 1811, il demande au gouvernement un secours de 120.000 florins car il est, dit-il, sur le point de succomber, par suite des circonstances. L'entreprise est déclarée en faillite la même année et, le 16 décembre 1812, deux syndics définitifs sont nommés. Et l'année 1814 verra la fin de l'entreprise familiale ». Pierre-Henri Dethier meurt trois ans plus tard à Verviers où il est retourné vivre avec son fils, qui, acceptant une place de chef de bureau dans la firme Biolley, met un point d'honneur à rembourser intégralement tous les créanciers de la firme paternelle.

Les splendides bâtiments de la rue de la Chapelle seront pris en location par Mme Biolley de Champlon, née Marie-Anne Simonis, qui y installe une fabrique de coton dans laquelle elle associe son neveu Jule de Grand’Ry et le gendre de Pierre-Guillaume Dethier, Prosper Poswick. Celui-ci s’installe dans l’ancien hôtel de maître de Pierre Henri et sera à son tour bourgmestre de Hodimont au milieu du XIXe siècle. En 1855, l’association ayant prit fin, l’usine et la maison de maître sont acquises par un autre industriel, Clément Bettonville, lui aussi appelé à diriger la commune depuis l’hôtel de ville tout proche.

En 1905, à l’instar de bien d’autres grandes familles verviétoises, les Bettonville s’éloignèrent de leur usine de Hodimont pour s’installer sur les hauteurs arborées de la ville, avenue Peltzer, dans une superbe villa construite par l’incontournable Charles Thirion, villa qui abrite aujourd’hui et pour quelques temps encore l’école d’infirmières de la province de Liège. Rue de la Chapelle, le bel hôtel de Pierre Henri Dethier devint la maison du directeur de l’usine Bettonville : c’est là que naquit en 1939 Jean Goeders, connu plus tard sous son nom de chanteur Jean Vallée. À l’âge de dix ans, ce fils du directeur y côtoya sans le savoir le père de l’auteur de ces lignes, qui travaillait chez Bettonville au plus bas de la hiérarchie (et de l’édifice) comme magasinier chargé d’approvisionner les métiers en fil à tisser. Nous en parlâmes sur place lors des Journées du Patrimoine 2011...

La suite de l’histoire est connue : fermeture de l’usine Bettonville dans les années 1970 au cours de l’hécatombe qui anéantit alors toute l’industrie locale, transfert de propriété à la Ville en 1976, classement partiel en 1978, démolition malheureuse d’annexes plus récentes en 1983, restauration des façades en 1988, aménagements intérieurs et inauguration en 1998 du Centre touristique de la Laine et de la Mode... Dans un salon remeublé à l’ancienne dans la demeure patronale, non loin du parcours didactique sur l’histoire du textile verviétois trop peu visité, flotte encore le souvenir d’un des premiers « seigneurs drapiers » de jadis grâce au portrait de Pierre-Henri Dethier, un des rares patrons verviétois qui échoua dans le passage « d’un monde à l’autre » lors de la révolution industrielle.

Freddy JORIS

Orientation bibliographique

- Catherine BAUWENS, *Le Patrimoine industriel de la région verviétoise*, Dison, Fondation Hardy, 1994.

- Gérard GAYOT, « La main invisible qui guidait les marchands aux foires de Leipzig », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 48/2, 2001, p. 72 - 103.
- Jean-Raymond de TERWANGNE, *Histoire de la famille de Thies de Verviers*, Bruxelles, Office généalogique et héraldique, 1979.